



AIDE A LA PREDICATION

Dimanche 23 juillet
Deutéronome 7, 6-12
Thème du dimanche : « Vivre le baptême »

Bettina Schaller
Strasbourg

Vivre le baptême

Le thème du dimanche « vivre le baptême » conduit à une remarque immédiate – une vérité de la Palice... : le baptême est à vivre. Une vérité de la Palice, vraiment ? Parfois (souvent ?), c'est une dimension à faire (re)découvrir, pour que le baptême ne se réduise pas à un rite d'un jour, une affaire classée. Les entretiens de préparation au baptême, souvent riches, (r)ouvrent parfois tout un horizon de vie, quand les parents ont oublié le leur..., ou n'ont retenu que les affres de leur confirmation... En demandant le baptême pour leur enfant, il n'est pas rare que des parents se réinterrogent à nouveaux frais sur la signification de leur propre baptême. Un adulte qui demande le baptême aura pris le temps pour une décision qui lui appartient en propre, une décision de vie dont la charge existentielle est évidemment plus importante.

Le baptême comme signe

Pas de magie dans le rite du baptême. Il est le signe d'un chemin de vie en relation avec Dieu. Cette vie en relation avec Dieu peut très bien se vivre sans être baptisé. Alors quel est l'enjeu du baptême ? Avec le passage du Deutéronome proposé pour ce dimanche, c'est le scellement d'une alliance au grand jour, au sein d'un peuple que Dieu se choisit. Il est d'abord question d'Israël, peuple que Dieu se choisit, auquel il s'allie. Et Dieu continue de vouloir s'allier, d'une autre manière, à partir de la

personne de Jésus-Christ : le baptême scelle une alliance avec Dieu en Jésus-Christ (cf. Mt 28, 16-20 en lecture associée).

Dieu s'allie

Dieu fait le premier pas. Le passage du Deutéronome évoque cette action primordiale de Dieu. Ce premier pas est un pas d'amour, et ce pas d'amour est une œuvre de libération (v. 8). Dieu arrache le peuple d'Israël à la servitude d'Égypte. Loin d'une vision sentimentale, l'amour de Dieu se révèle comme un vouloir de Dieu à ce que les humains soient libres, libres pour le suivre. Il est bon ici de désamorcer l'opposition sournoise, voire hérétique, qui occupe plus fréquemment les esprits qu'on ne le soupçonne, du Dieu du Nouveau Testament qui serait le « Dieu d'amour » au Dieu de l'Ancien Testament qui ne le serait pas : ce passage résiste parfaitement à cela (vv 7-8).

Durablement

Dieu fait un second pas d'amour, libérateur, en Jésus-Christ, Pâque nouvelle. Le vouloir de Dieu est constant - ce qu'exprime la notion de fidélité. Il continue de vouloir les humains libres. C'est pourquoi le baptême ne peut pas être une obligation, ni même une habitude, ni même un rite purement passif. Il doit pouvoir, d'une manière ou d'une autre, refléter le consentement personnel à la relation à Dieu. Les parents d'un jeune enfant auront à cœur cela : promouvoir un (éventuel) consentement libre de sa part.

Le rite du baptême, dans nos églises luthéro-réformées, est fait une fois pour toutes : il est signifié une fois pour toutes, que Dieu s'allie. « Vivre » le baptême ne sera alors pas autre chose que renouveler le consentement personnel à vouloir vivre dans cette alliance. A cet égard, je vois volontiers le partage de la Cène comme le lieu de revitalisation du lien baptismal, le lieu solennel où se réactualisent à la fois l'offre d'alliance en Jésus Christ et le consentement personnel à cette offre, si tant, comme l'écrit Luther, que toute vie est baptismale.

Mise en pratique

Le vocabulaire de l'alliance ressortit du juridique : le Deutéronome envisage alors les deux cas de figure : le respect et le non-respect des termes de l'alliance de la part du peuple et le non-respect est sanctionné (v. 10). Dieu, depuis toujours pourrait-on dire, sait que les humains peuvent se perdre, il craint constamment que les humains ne se perdent.

Autant dire que les humains ne sont pas des marionnettes : ils peuvent rejeter l'offre de Dieu. Mais Dieu leur « commande » donc certaines règles ; cette commande est foncièrement une attente, une espérance envers l'humain, une « recommandation ». Dépassant un vocabulaire juridique au premier abord rébarbatif, il s'agit avant toutes choses de « mettre en pratique » (Dt 7,11) des paroles de vie, donc de les « vivre ».

L'Évangile de Matthieu ne fait pas autre chose : « enseignez-les à garder tout ce que je vous ai prescrit » (28, 20). La confiance de l'homme se manifeste dans cette confiance en la parole d'un Dieu qui le veut libre pour la vie qu'il « prescrit ». En passant de l'univers du droit à celui de la thérapeutique, on peut penser à la « prescription » médicale.

Au niveau phénoménologique, si nous voulons légitimement comprendre intellectuellement ce qui nous est demandé avant d'agir, il me semble qu'inversement, lorsque nous mettons en pratique telle ou telle paroles (et pourquoi l'une des « 10 paroles »), nous voyons se dégager un horizon de vie que nous n'avions pas imaginé. Parfois, un « faire » qui précède une pensée dévoile une réalité inconnue. De sorte que la « commande » peut-être nécessaire pour aller de l'avant, sans qu'elle soit perçue comme une douteuse servilité.

L'Évangile de Matthieu termine par la commande de Jésus de faire des nations des disciples (*pathèusate* – c'est un impératif). L'Évangile reçu n'est pas un privilège de quelques-uns ; la commande est bienvenue, qui fait sortir les disciples du groupuscule des débuts – dans lequel eux-mêmes auraient pu se complaire – pour projeter cette Évangile à l'échelle de toute la terre, parce que la Bonne Nouvelle n'est pas réservée.

Nous parlons aujourd'hui à nouveau d'évangélisation. Toutefois, le poids de l'Histoire du christianisme et le contexte de société sécularisée sont des données qui tempèrent beaucoup le parallélisme que l'on est tenté de faire entre notre époque et celle du christianisme primitif. Par contre, la relation à Dieu, au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et de Jésus-Christ reste une réelle nouveauté.